Le renouveau dans la poésie

al-Jumhuriya, 29 avril 1956

Nous n'en avons pas encore fini, et il semble que nous n'en finirons pas de sitôt, avec toute cette controverse entre arabe dialectal et arabe classique, et ce pragmatisme dont se réclament ses propres défenseurs pour excuser leur propre paresse et leur propre insuffisance — cette paresse même qui les empêche de lire et d'étudier sérieusement, de maîtriser les outils de l'expression et de la représentation, et de se doter des moyens propres à une littérature élevée. Nous avions à peine appelé nos jeunes écrivains à reconnaître leur propre droit au sérieux, à la patience, à la recherche, à l'étude, à l'investigation et à la maîtrise, et à s'élever à ce qui sied à eux-mêmes et à leur patrie, et à la littérature élevée et distinguée que mérite cette patrie — exempte de vulgarité, purifiée de tout ce non-sens qui s'y répand aujourd'hui — que leur propre humeur s'enflamma, et que l'orgueil les saisit dans le péché, au point qu'ils reniaient tout droit véritable, rejetaient toute reconnaissance, et s'en prenaient à nous, et à d'autres qui ne les avaient jamais visés ni même songé à eux, avec toutes les formes d'insulte et toutes les sortes de tort qu'ils pouvaient rassembler. L'un de leurs propres porte-parole déclara que nous nous étions écartés de l'égyptianité elle-même, que nous ignorions la juste revendication de notre propre patrie sur nous, et que nous cherchions notre propre littérature au fond des vieux livres et dans les recoins d'époques depuis longtemps révolues, des époques n'ayant aucun rapport, de près ou de loin, avec l'égyptianité moderne. Ils voulurent bien reconnaître, au moins, qu'un écrivain tel que moi avait autrefois publié Le Livre des jours, et y avait été véritablement égyptien — pour s'être depuis écarté de cette même égyptianité vers le fond des vieux volumes et des vieux livres, y cherchant une littérature d'aucune utilité pour les Égyptiens. Comme si l'homme même qui publia Le Livre des jours n'avait jamais publié d'autre ouvrage dépeignant la vie égyptienne dans toutes ses couleurs et toutes ses classes sociales ; comme s'il n'avait jamais consacré sa propre vie à enseigner, génération après génération, aux Égyptiens, cultivant leur esprit, et leur ouvrant des portes vers une pensée véritablement libre et droite ; comme s'il n'avait jamais consacré sa propre vie à écrire des milliers et des milliers de textes sur le cœur même de la vie égyptienne, et ses aspects les plus divers — littéraires, religieux, politiques et sociaux à la fois ; et comme si ses propres collègues, ayant reçu exactement la même accusation de

s'être écartés de l'égyptianité que lui-même a reçue, n'avaient jamais fait exactement ce qu'il a fait, ni laissé des œuvres tout aussi importantes, ou davantage encore.

Le plus étrange, dans toute cette affaire, c'est que ces messieurs ne veulent en réalité aucun mal à leurs propres aînés, et ne cherchent nullement à les blesser délibérément — ils manquent simplement des outils d'une expression correcte et précise, et blessent ainsi leurs propres aînés bien malgré eux, laissant courir leur propre langue et leur propre plume, produisant des paroles dites sans réelle finalité, ne dépeignant rien de ce qui se trouve véritablement dans leur cœur, et n'exprimant rien de leur propre être véritable — de simples mots qu'ils disent et qu'ils écrivent sans jamais vraiment les vouloir dire, faute de connaître leur propre langue, et de maîtriser sa propre capacité à exprimer ce qu'ils veulent réellement dire. Nous ne devrions donc ni les blâmer, ni leur en tenir rigueur, ni leur reprocher ce que leur propre langue, s'égarant de tout propos véritable, a pu proférer, ni ce que leur propre plume, s'écartant non pas de l'égyptianité, mais de la littérature digne de ce nom, a pu consigner. Nous leur offrons plutôt ce conseil insistant : qu'ils maîtrisent la connaissance de la parole avant de parler, celle de l'écriture avant d'écrire, et celle de la littérature avant de s'y aventurer.

Nous n'en avons pas encore fini — et il semble que nous n'en finirons pas de sitôt — avec ce nouveau problème pragmatique de l'arabe dialectal, qu'un autre problème nouveau s'est déjà posé à nous, un problème méritant vraiment que nous y réfléchissions, que nous nous y attardions longuement, et que nous disions à son sujet la simple vérité : le problème de la poésie en prose, ou, comme l'appelle notre grand poète Aziz Abaza, la « prose versifiée ».

Il existe, chez la jeunesse arabe, une véritable inclination à se libérer des contraintes de la poésie arabe héritée : ils ne veulent pas lier leur propre poésie à la rime. Certains poussent cela jusqu'à l'extrême limite, abolissant entièrement la rime ; d'autres procèdent plus modérément, conservant une certaine part de rime, mais dans des limites souples et généreuses. Ils veulent de même se libérer des contraintes de la métrique traditionnelle, léguée par les anciens Arabes, et adoptent, sur ce point, la même approche qu'en matière de rime : certains vont jusqu'à l'excès, laissant leur propre langage courir entièrement libre de toute contrainte formelle, tandis que d'autres procèdent plus modérément, liant leur propre langage à des mètres particuliers, qu'ils jugent adaptés aux émotions, aux passions et aux penchants qui les agitent

intérieurement. Rien de tout cela ne satisfait notre grand poète Aziz Abaza, ainsi que l'a rapporté al-Jumhuriya à son sujet il y a deux jours, et ainsi qu'il l'a lui-même écrit en préfaçant certains recueils poétiques.

Le professeur Aziz Abaza tient véritablement à demeurer conservateur en poésie, fier de ce conservatisme, considérant tout écart à son égard comme une dissolution et une corruption de l'art lui-même ; il demande à ceux qui s'écartent de ce conservatisme : pourquoi, dès lors, ne se libèrent-ils pas également des règles de la grammaire, tout comme ils se sont libérés des règles de la métrique et de la rime ? Notre grand poète a tout à fait le droit de demeurer conservateur, et de s'en tenir à la méthode de Shawqi, et à celle des anciens que Shawqi lui-même prenait pour modèles — nul ne devrait le contester sur ce point.

Mais d'autres, je crois, ont tout autant le droit de suivre, en poésie, les voies qui conviennent à leur propre nature et à leur propre tempérament, et les formes nouvelles dans lesquelles leur propre âme a trouvé à s'exprimer. Il n'y a là rien d'étrange, rien de dangereux. La poésie n'est pas imitation ; la poésie n'est pas simple signature — la poésie est, au contraire, un écho des cœurs, des âmes et des natures tout entières, émanant d'eux tels qu'ils sont réellement, et non tels que nous voudrions qu'ils soient, et nul ne saurait être blâmé pour avoir innové, en poésie, dans ses propres mètres et ses propres rimes. Les anciens Arabes eux-mêmes innovèrent dans leur propre poésie : ils inventèrent, à l'ère islamique, des mètres qui n'existaient pas à l'époque préislamique, et inventèrent, aux époques tardives, des mètres qui n'existaient pas dans la première poésie islamique — et firent de même avec la rime qu'avec le mètre.

Ils découvrirent des formes de musique que les anciens Arabes n'avaient jamais connues, et découvrirent des arts du chant que les anciens Arabes n'avaient pas non plus connus — et adaptèrent ainsi leur propre poésie à ces formes nouvellement découvertes de musique et de chant.

Une civilisation nouvelle leur fut donnée, qui suscita en eux des émotions et des passions nouvelles, et modifia même considérablement leur propre nature et leur propre tempérament — et ils adaptèrent tout cela, également, à la poésie qu'ils composaient. Il n'y avait là rien de mal ni de blâmable ; cela convenait simplement à la nature des choses. Raccourcir les longs mètres, en inventer de nouveaux, jumeler les rimes entre elles, et s'en écarter parfois — tout cela, les anciens le

connaissaient bien, et nul ne les en blâma jamais, sinon quelque rare excessif, à l'égard de lui-même comme des autres. À certaines époques islamiques, poètes et prosateurs rivalisaient véritablement entre eux, empiétant les uns sur l'art des autres : les poètes composaient des vers à la manière des prosateurs, et les prosateurs composaient de la prose à la manière des poètes ; certains prosateurs s'aventurèrent dans des formes d'expression jadis réservées à la seule poésie, et y surpassèrent parfois les poètes eux-mêmes — comme le fit al-Jahiz, lorsqu'il s'aventura dans l'art de la satire, atteignant, dans son livre al-Tarbi' wa'l-Tadwir, ce qu'aucun poète, avant lui ou de son temps, n'avait jamais atteint. Et certains poètes orientèrent leur propre poésie vers les méthodes mêmes des prosateurs — le détail, l'analyse, le développement — comme le fit Ibn al-Rumi dans certains de ses vers, notamment dans l'art du reproche.

Les poètes innovèrent dans les mètres et les rimes de la poésie tout comme ils innovèrent dans ses images et ses significations, adaptant ainsi leur propre poésie à leur propre civilisation, et aux tempéraments et natures nouveaux qui leur étaient advenus. Certains conservateurs s'en trouvèrent gênés, mais leur gêne n'y changea rien, et ne détourna jamais les poètes de l'innovation. Les poètes du Maghreb arabe jouèrent, eux aussi, avec les mètres et les rimes de la poésie tant qu'il leur plut de jouer ; et les gens en vinrent à apprécier — et continuent d'apprécier — ce jeu même. Je ne pense d'ailleurs pas que notre grand poète Aziz Abaza rejette la forme du muwashshah, ni s'y refuserait si sa propre nature l'y portait en certaines circonstances ; car la poésie, comme je l'ai dit, est un écho des émotions du cœur et des passions de l'âme, ou, comme le disait jadis Abu Tammam, la voix de l'esprit lui-même. Et l'essence de l'art réside, d'une part, dans une liberté pure, et, d'autre part, dans une contrainte pesante.

Une liberté dans l'expression, dans ses propres méthodes, et dans les images et significations qu'elle invente ; et une contrainte que l'artiste s'impose lui-même, dans les moyens d'exécution qu'il choisit, une contrainte à laquelle il se lie lui-même, et que nul autre ne lui impose. L'humanité a connu une poésie magnifique et immortelle qui n'a jamais connu la rime, simplement parce que la rime ne convenait ni à sa propre nature, ni à sa propre langue, ni à son propre milieu.

La poésie grecque antique n'a jamais connu la rime, ni la poésie latine ; et toutes deux se virent néanmoins accorder une magnificence et une immortalité qui ne prêtent à aucun doute. Certains poètes européens se sont également affranchis des mètres et des rimes traditionnels, sans

que cela n'entache en rien la poésie des plus accomplis d'entre eux.

Il n'y a donc rien de mal, à mon sens, à ce que nos jeunes poètes se libèrent des contraintes du mètre et de la rime, si celles-ci s'accordent mal avec leur propre tempérament et leur propre nature. Tout ce qu'on leur demande, dans l'exercice de cette liberté, c'est de demeurer sincères, sans aucune affectation ; d'exprimer leur propre être véritable, sans imiter tel ou tel poète étranger ; et de demeurer véritablement créatifs dans ce qu'ils produisent, sans sombrer dans un discours vain et dépourvu de sens.

Et si cette liberté féconde, productive et créative venait à être accordée à l'un d'eux, ou à beaucoup d'entre eux, nous deviendrions les plus fervents admirateurs de leur poésie, les plus attachés à elle — car nous y trouverions un véritable apaisement de notre soif, un véritable remède à cette brûlure qui consume nos cœurs. Combien nous avons soif de souffles nouveaux en poésie ! Et combien ardent est notre désir d'une forme nouvelle de cet art littéraire élevé, capable de satisfaire notre besoin d'une représentation nouvelle de la beauté !